

La Maison-Dieu, 124, 1975, 80-84.

Julien POTEL

ANALYSE ET THÉORIE SOCIOLOGIQUE DE LA PRATIQUE DOMINICALE

A propos de : Liliane VOYÉ. **Sociologie du geste religieux**. Bruxelles: Ed. Vie Ouvrière, 1973, 320 p.

POUR éviter toute confusion, disons tout de suite que le geste religieux dont il s'agit, recouvre la pratique de la messe dominicale. Cette précision décevra peut-être certains, mais, à mon avis, à tort. Car cet ouvrage technique — il comporte une soixantaine de pages composées d'une carte, de tableaux statistiques et d'une bibliographie — vient à point pour relancer des recherches sur les significations d'un geste qui, depuis un moment, semble délaissé par les chercheurs, en France. La désaffection vis-à-vis de la messe devrait être une invitation à réfléchir et à dépasser le stade nécessaire mais insuffisant, de la description. Disons aussi que cet ouvrage prend comme point de départ les résultats de la pratique religieuse sur l'ensemble de la Belgique. Ce serait aussi dommage pour les personnes qui n'habitent pas ce pays de s'arrêter à cet obstacle du territoire car l'auteur déborde, d'une part, ce cadre géographique restreint et instaure, d'autre part, une longue et fort intéressante réflexion théorique. Nous atteignons alors un niveau beaucoup plus général et applicable à de multiples situations.

Lecture de cartes de pratique

L'auteur qui bénéficie de recherches antérieures comme par exemple celles de F. Boulard et J. Rémy, commence par une lecture de cartes de pratique. Il conclut à l'existence de zones à pratique dominicale homogène c'est-à-dire au sein desquelles les taux de pratique des communes sont relativement semblables et d'autres zones à pratique hétérogène. Il souligne comment une corrélation écologique entre deux réalités collectives n'apporte pas nécessairement beaucoup d'éclaircissement sur les propriétés des individus. Des caractéristiques apparaissant concomitantes au niveau d'une collectivité ne le sont pas forcément au plan des membres de la collectivité. Si l'on a pu, par exemple, constater une évolution parallèle entre la prolétarianisation et le déclin religieux, il n'en va pas de même dans tous les cas. De citer un historien : « L'effondrement de la pratique religieuse des ouvriers n'est pas un fait général, vers 1890, dans la région du Nord de la France, industrialisée depuis longtemps ». .

Les composantes de la pratique

Puis toute une série d'hypothèses qui ont tenté de comprendre les différences existant dans la pratique dominicale sont passées en revue. Il s'agit de variables partielles comme le sexe, l'âge, la catégorie socio-professionnelle... etc... Elles impliquent une « perspective mécaniciste de l'explication ». En effet l'on considère des variables qui, sans être liées entre elles, interféreraient de façon autonome sur la pratique. Prenons l'opposition villes-campagnes. Il existe en fait une certaine solidarité entre les villes et leur milieu environnant. D'autre part les variations de pratique sont moins fortes d'une ville à l'autre qu'elles ne le sont d'une commune rurale à l'autre. Si la supériorité de la pratique dominicale des femmes est constante, l'importance de cette supériorité reste peu prévisible. La différence entre les sexes ne s'avère pas fonction du type de milieu considéré ni du niveau de la pratique masculine. Les recherches qui distinguent l'âge ou le sexe ne permettent pas de rendre compte pleinement ni des niveaux de pratique, ni de l'intensité des écarts, ni même du sens de ces écarts. Les différences qui existent dans la composition d'une population comme par exemple, les structures d'âge, l'importance de la population étrangère, la proportion d'ouvriers

ou le type d'activités industrielles ne rendent pas compte totalement des variations de pratique.

Une autre perspective est donc à envisager. Elle est dite « systémique », c'est-à-dire qu'elle considère une pluralité de variables en tenant compte de leur interférence. Il s'agit de faire intervenir aussi des variables globales, autrement dit qui « agissent de façon homogène sur une population donnée et dont l'influence est réinterprétée de façon diversifiée en fonction des caractéristiques différentielles de cette population, particulièrement en fonction de son appartenance socio-professionnelle ». Il se produit une interférence de variables à incidence partielle (âge, sexe, catégorie socio-professionnelle...) et de variables à incidence globale. Ces dernières sont, par exemple, dans le passé, la politique des anciens diocèses, ou les types de rapports sociaux issus du faire-valoir. Le faire-valoir direct correspond à des zones de pratique élevée et l'indirect à des zones de plus faible pratique. La mobilité et les migrations alternantes actuelles sont aussi à considérer. La pratique dominicale doit sa stabilité dans le temps à son enracinement dans une culture régionale stable. Mais de par cette liaison entre le geste religieux et la culture, toute désorganisation de cette culture locale se manifeste sur la pratique dominicale. « La culture apparaît donc comme le facteur explicatif central tant du niveau de pratique, à partir du concept de culture régionale qu'au niveau de la dispersion des taux de pratique à partir du concept de milieu socio-culturel. » Il n'est pas question d'autonomiser la culture pour tomber dans une perspective culturaliste. C'est à travers des éléments de la structure sociale que se repère l'émergence et la stabilité de la culture.

L'institution culturelle

Après avoir présenté les composantes permettant à la pratique dominicale de se produire, reste encore à saisir comment elle peut se reproduire ou se transmettre. L'ouvrage apporte des éléments nouveaux en appliquant à la pratique dominicale la théorie générale de « l'institution culturelle ». Celle-ci est un ensemble de comportements appris, généralement intériorisés, au point qu'ils paraissent naturels, c'est-à-dire « non susceptibles de critique ou de remise en question ». Par exemple, des gestes du domaine culinaire, de la vie sexuelle, des loisirs et de la religion

sont institutionnalisés. Ces pratiques sociales apparaissent à un moment donné en vue de répondre à certains « besoins ». Les personnes qui détiennent un pouvoir ou désirent en détenir un, peuvent influencer dans le choix des gestes qui deviendront institutionnels.

Les rites religieux ont été adoptés parce qu'ils étaient perçus comme répondant à certaines attentes insatisfaites ou mal-satisfaites jusqu'alors. Mais les religions nouvelles s'efforcent de répondre à des tensions qui ne sont pas exclusivement d'ordre religieux mais aussi du domaine politique ou social.

Quand une pratique institutionnalisée est menacée, il est alors nécessaire de réaffirmer sa validité. Cela se fait souvent en insistant sur des solidarités diffuses créées au cours de l'histoire entre la pratique religieuse et des positions sociales, politiques ou morales. « La stabilité du geste de pratique dominicale ne suppose pas nécessairement la stabilité de son contenu ». En effet ces solidarités diffuses peuvent très bien cacher la signification première donnée à la pratique dominicale. La famille reste le canal privilégié de transmission des gestes institutionnalisés et donc de la pratique dominicale. Mais la culture transmise par la famille est en rapport avec ses caractéristiques sociales et la culture régionale où elle vit. Ainsi la transmission de la pratique dominicale sera d'autant plus probable que la famille appartient à un milieu socio-professionnel pour lequel la pratique est un comportement normal.

Comme d'autres gestes, la pratique dominicale se caractérise par la pluralité des sens qu'elle peut recouvrir. Il existe toujours possibilité de significations nouvelles où le passé joue un rôle. Cette recherche de significations nouvelles peut engendrer aussi bien une pratique que son inverse. Or la pratique dominicale semble reprise aujourd'hui dans « une logique de différence et de compétition pour l'égalité » plus que dans une « logique de communion ». Dans les pays de monoreligion — comme la Belgique et la France — la pratique dominicale n'apparaît pas comme un signe qui nierait les différences mais elle s'insère davantage dans une prise de conscience des différences. Elle ne vient pas neutraliser la distance sociale mais elle la visualise. « L'interprétation du geste de la pratique doit se faire, non en termes de condition, mais en termes de position. »

L'intérêt de cette recherche

Faire courir au lecteur le long cheminement de la pensée du chercheur pour l'introduire dans le domaine des théories générales présente un grand intérêt. Une telle publication sur la pratique dominicale est trop rare pour ne pas la recommander. Le pas qui est franchi dans cet ouvrage — parfois difficile — devrait tenter les chercheurs et les pasteurs. Les statistiques de pratique dominicale sur la Belgique n'en gardent pas moins leur valeur bien qu'elles ne soient pas suffisamment réutilisées pour la partie théorique. Ce livre stimulant devrait inciter à des travaux empiriques et théoriques sur des points d'interrogation qui viennent à la lecture. Si l'accord semble fait sur le rôle privilégié, donc limité, de la famille dans la transmission de la pratique, quels sont les autres canaux et comment se hiérarchisent leurs influences ? Quels sont les « besoins » et les attentes auxquels répondent de nos jours les rites ? Quels « besoins » subsistent, disparaissent ou naissent ? Comment expliquer la baisse de pratique religieuse dominicale qui paraît certaine ? On aimerait approfondir la comparaison amorcée par l'auteur, entre la pratique dominicale et les rites de passage chrétiens. Bref, la parution de *Sociologie du geste religieux* devrait être un geste qui marque.

Julien POTEL.